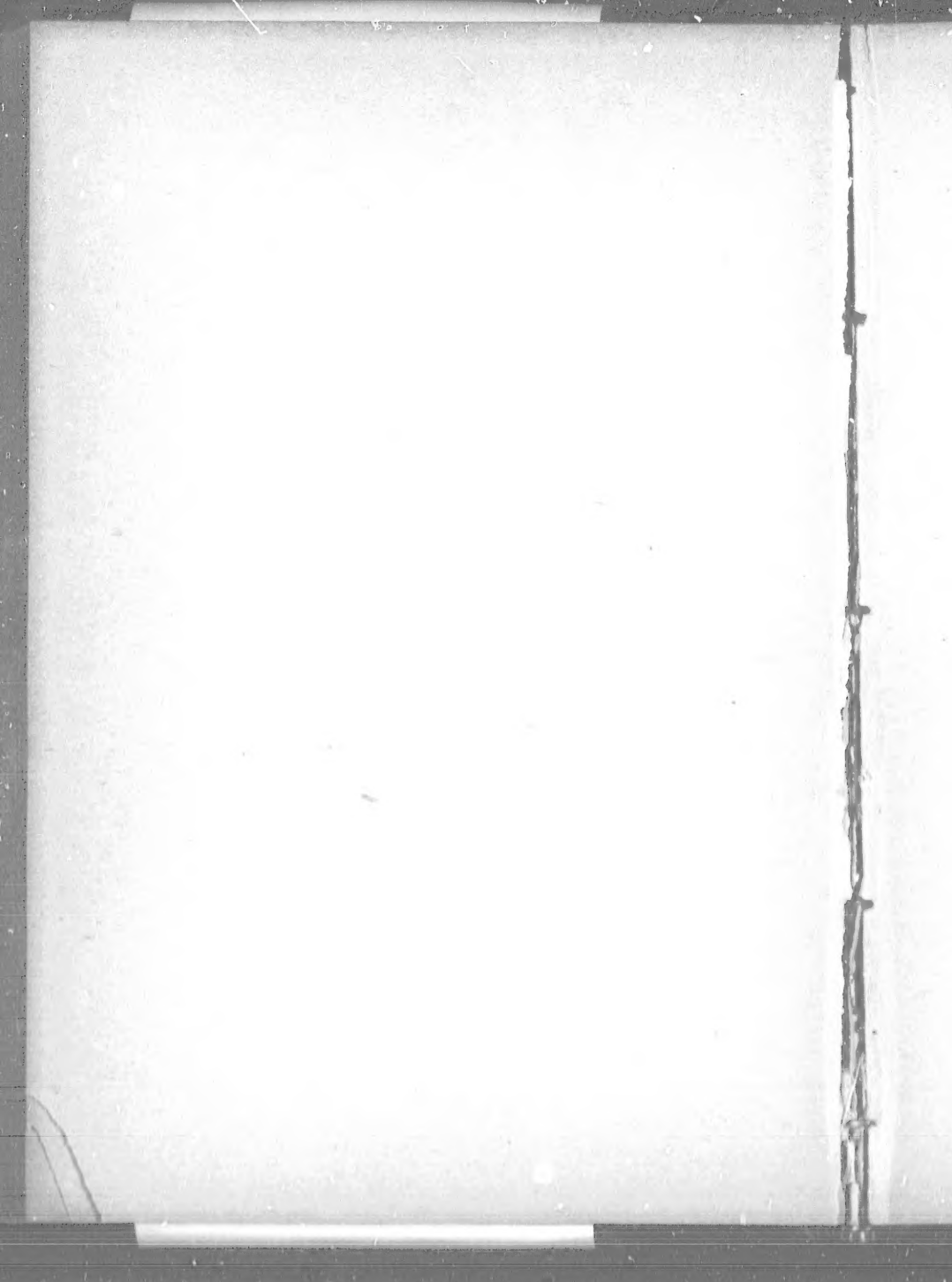


**BIBLIOTHEQUE CANADIENNE**



# LES CATACOMBES DE ROME

PAR

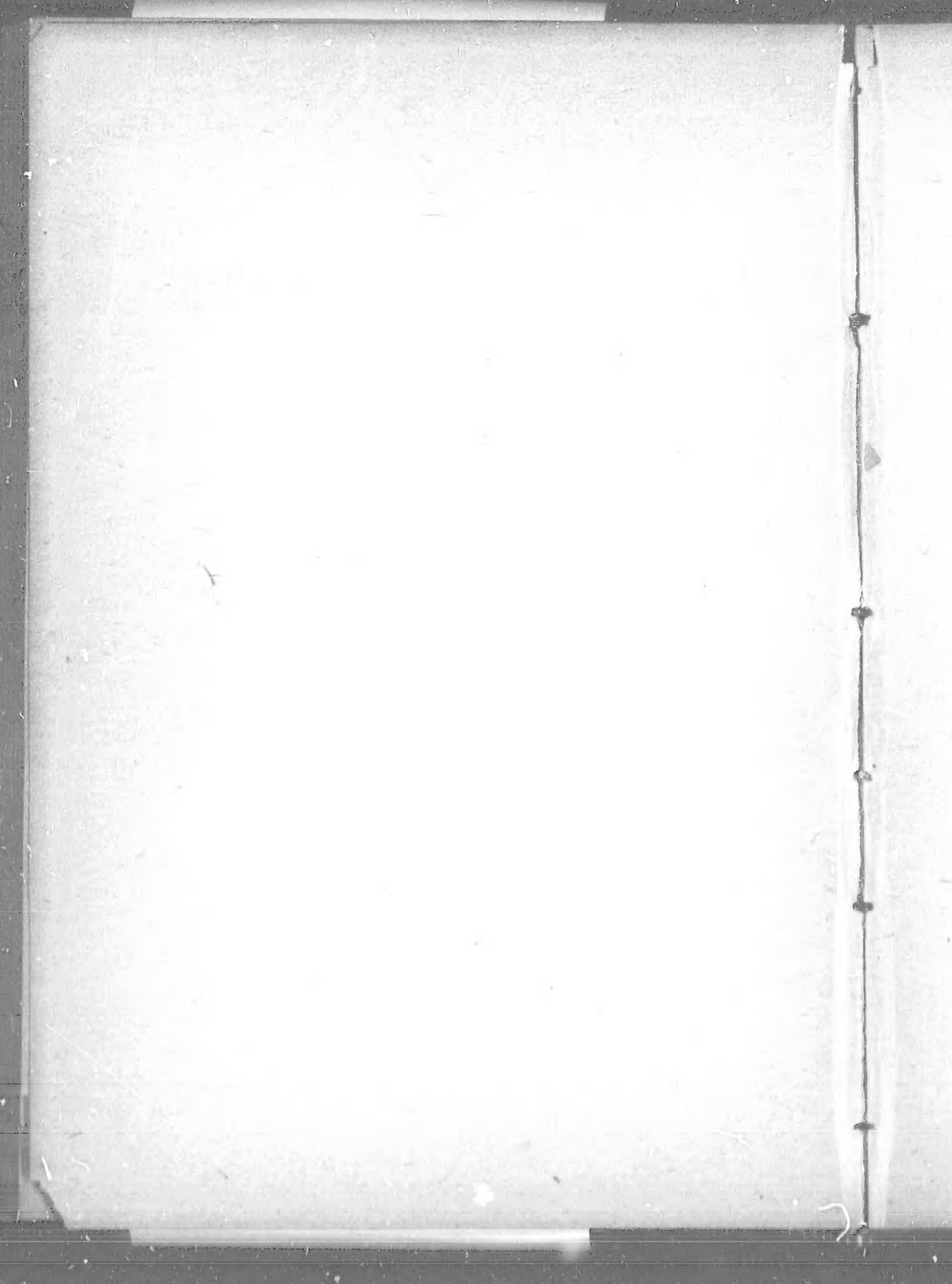
MGR PAUL BRUCHÉSI



LEVIS

PIERRE-GEORGES ROY, ÉDITEUR

—  
1898



# LES CATACOMBES DE ROME



## I

Il me semble que l'on pourrait, sans témérité, appliquer à Rome, les paroles que saint Bernard écrivait de la Vierge : *nunquam satis* ; car, quiconque étudie son histoire et les monuments qu'elle renferme, y trouve un sujet inépuisable de louange et d'admiration.

Tous les titres de gloire lui appartiennent. C'est une ville unique dans l'univers ; elle est pour ainsi dire de création divine, et nous l'appelons éternelle.

C'est la patrie de tout le monde, et le sanctuaire de la grande famille chrétienne. On y voit dominer la tête de l'Eglise, on y sent battre son cœur.

Prononcer son nom, c'est rappeler la défaite honteuse du paganisme, les travaux des Apôtres, les souffrances des martyrs, les triomphes de la croix. Il y a

en elle une vie qui se renouvelle sans cesse, la tendresse d'une mère, et le zèle d'un Dieu.

C'est une mère, et ses fils l'aiment d'un amour tendre et fort ; c'est une reine puissante, et ses oracles font incliner les fronts.

D'où lui vient donc ce prestige ? Quelle a été depuis tant de siècles la cause de cette incomparable gloire ? C'est que Rome a été constituée ici-bas la gardienne de la vérité. Le Christ mourant tourna vers elle ses regards et son cœur ; il y mit en dépôt les révélations divines qu'il avait faites aux hommes, et, par ce choix, il l'éleva à la dignité d'un tabernacle contenant le Verbe de vie.

Il y a près de dix-neuf cents ans que Rome enseigne le monde, employant des formules diverses, s'accommodant aux besoins des temps, et au caractère des peuples, mais sur ses lèvres immaculées, on n'a toujours recueilli que l'immuable vérité.

La vérité ! nous la trouverons, sans

doute, écrite sur toutes ces vieilles bulles pontificales entassées, depuis des siècles, dans les augustes archives du palais des papes. Mais la Providence nous ménageait encore un autre bienfait. Elle voulait, qu'à Rome, les pierres elles-mêmes et les tombeaux eussent leur voix, que le peuple croyant eût aux jours de lutte, outre l'enseignement vivant et infaillible de l'Église, un autre témoignage irrécusable de la divinité de sa foi, et que le *Credo* chanté sous le dôme des grandes basiliques, fût écrit par des milliers de martyrs, en lettres de sang, jusque dans les fondements de la ville sainte.

Pendant que les tout-puissants empereurs embellissaient leur cité, se faisaient ériger des arcs de triomphe, élevaient aux fausses divinités des temples somptueux, le peuple chrétien creusait ses cimetières, travaux gigantesques auxquels la postérité étonnée devait donner le nom de Rome souterraine : car, c'est véritablement une autre Rome, avec son histoire, ses souvenirs, ses monuments, sa population de

vierges et de martyrs. L'Église sait, que là, reposent les premiers-nés de sa glorieuse famille, et elle veille sur leurs tombes avec la tendresse d'une mère penchée sur le berceau de ses enfants.

Madame de Staël, dans un livre célèbre où elle a consigné ses impressions et ses sentiments, a écrit ces lignes que nous croyons devoir relever ici : " Je ne vous mènerai point aux catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie Appienne, et qu'ainsi, les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile de chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner. Ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts : c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute, on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule passion de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement

du soleil et de la nature ; mais l'âme est si mal à l'aise, dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle.... Allons plutôt voir la pyramide de Cestius." (1)

Evidemment, ce n'est pas le sentiment catholique qui a dicté ses lignes. Plusieurs de nos lecteurs ont vu la pyramide de Cestius, et ce monument, nous en sommes sûr, ne les a pas fortement impressionnés. Dans les catacombes, au contraire, ils ont senti leur âme s'émouvoir ; ces sépulcres, ces chapelles, ces galeries silencieuses ne les ont pas remplis de stupeur : ils ont aimé à se dire les frères de ceux dont ils touchaient les tombes, ils ont compris que la religion et l'amour, et non "*la seule passion de l'enthousiasme*," rassemblaient les chrétiens dans ces cryptes ténébreuses. Sur ces marbres funéraires, rien pour attrister les regards ; pas une malédiction contre les persécuteurs, pas une plainte au milieu de la souffrance ; au contraire, la résignation, le courage, une

---

(1) *Corinne ou l'Italie*, p. 96.

espérance surnaturelle ressortent de toutes les inscriptions, respirent sur toutes les peintures.

Non, ce n'est pas le chant lugubre qui retentit sur un cercueil, c'est l'hymne joyeux qui se module, auprès du berceau d'un enfant qu'on endort. Loin de se sentir mal à l'aise dans ces lieux, l'âme y déploie facilement ses ailes, et prend son essor vers une région supérieure. Elle y puise pour les luttes de la vie de nouvelles forces, elle y voit les dogmes qu'elle professe briller d'un nouvel éclat, et elle s'écrie avec non moins de bonheur que sous la coupole de Saint-Pierre : le catholicisme est divin. Ici, c'est la gloire du triomphe, là, c'est l'héroïsme du martyre ; mais toujours c'est le même témoignage rendu à la même foi.

## II

Depuis quelques années, les catacombes ont été l'objet d'études toutes spéciales. L'archéologie, après avoir longtemps vécu d'hypothèses, est devenue une science véritable, comptant parmi ses maîtres les hommes les plus illustres, ayant sa méthode, ses principes et ses lois.

Elle n'est encore, on peut le dire, qu'à son aurore, mais un magnifique horizon s'étend devant elle, et déjà, elle a fait les découvertes les plus étonnantes et les plus inattendues. Bientôt, elle deviendra pour le théologien et le philosophe chrétien, une science presque indispensable, elle aura sa place marquée dans tout ouvrage sérieux de controverse, d'apologétique et d'histoire religieuse.

On en comprend facilement la raison. La question des origines du christianisme est d'une importance capitale : c'est sur

ce terrain, que nous rencontrons aujourd'hui les adversaires de nos croyances religieuses. Le surnaturel est nié ; l'Eglise est regardée comme une institution humaine, admirable sans doute, mais soumise à la loi du progrès, sans symbole fixe et déterminé, sans unité, changeant avec les siècles, et, de temps en temps, pour terminer une querelle qui s'élève dans son sein, définissant un dogme ignoré de l'antiquité. Avant tout, il nous faut donc établir l'apostolicité de nos croyances, l'identité de notre *Credo* avec celui des prédicateurs de l'Evangile et de leurs fidèles disciples.

Or, par une Providence toute spéciale, les premiers chrétiens qui vivaient au centre de l'Eglise, nous ont eux-mêmes transmis les enseignements qu'ils tenaient des Apôtres ; car dans leurs cimetières, ils ont exprimé de la manière la plus saisissante, la foi vive qu'ils avaient au cœur. Cette foi divine qu'ils confessaient devant les magistrats, et au milieu des supplices, ils la proclamaient jusque dans la mort. Sur

leurs tombeaux, une main amie venait graver quelques paroles, ou tracer une image souvent sans art, mystère incompréhensible pour les païens, mais qui rappelait clairement aux disciples de la religion nouvelle, un de leurs dogmes consolateurs.

Ces ouvriers obscurs travaillaient-ils pour la gloire ? Assurément non. Jamais ils n'ont songé à se faire connaître, ils n'ont signé aucun de leurs ouvrages. Et pourtant, n'a-t-on pas trouvé, dans la catacombe de Sainte-Agnès, telle tête du Christ devant laquelle Ingres versa des larmes d'admiration ? Ailleurs, il y a certains visages de madone et d'enfant, dont la suave beauté fait penser aux œuvres du pieux Fra Angelico. Qui eût dit à ces modestes artistes, la scrupuleuse étude dont chacun de leurs coups de pinceau serait un jour l'objet ? Eux-mêmes ne le soupçonnaient certainement pas. Ils ne songeaient qu'à glorifier le Maître souverain de leur intelligence et de leur cœur, à rendre hommage à la foi de leurs frères martyrs, à ré-

pandre sur leurs tombeaux l'expression d'un amour plus fort que la mort. C'était là leur unique ambition ; et cependant, sans le savoir, ils travaillaient pour l'Eglise militante des siècles à venir. De leurs inscriptions et de leurs peintures, ils ont composé un livre précieux et sublime, dont l'authenticité ne saurait être aujourd'hui révoquée en doute, et à chaque page duquel la théologie est heureuse de puiser de nouveaux arguments contre le sophisme et l'erreur.

Les Pères de l'Eglise écrivaient, dans une langue que Cicéron n'aurait pas comprise, ces catéchismes immortels, et ces ouvrages que l'on dirait dictés par l'Esprit divin lui-même ; ils enseignaient le peuple, mais le peuple enseignait, lui aussi, au milieu des tombeaux. Les premiers laissaient au monde des chefs-d'œuvre d'éloquence ; le peuple gravait sur la pierre quelques brèves formules, dessinait au plafond de ses chapelles de mystérieux emblèmes, des images, expressions de ses croyances, et ainsi, il répandait un éclat

merveilleux sur les textes dogmatiques  
de l'Évangile, et sur tous les monuments  
de la tradition apostolique.

## III

C'est à ce point de vue surtout, c'est-à-dire dans leurs rapports avec la théologie, que les catacombes présentent le plus haut intérêt ; mais il est un fait qu'il importe souverainement d'établir d'abord : c'est celui de leur origine exclusivement chrétienne.

De vives discussions s'élevèrent au siècle dernier, à ce sujet, et nous n'avons pas lieu de nous en étonner. Les catacombes, en effet,— on en jugera pas la description que nous en ferons dans un instant—supposent des travaux dont l'immensité confond l'imagination. Comment ne voir en elles que l'œuvre des chrétiens ? Comment ces hommes, contre qui l'empire romain était conjuré, et dont les rangs étaient si souvent décimés par la persécution, ont-ils pu exécuter ces excavations gigantesques ? Echappèrent-ils pendant des siècles

à la vigilance de leurs tyrans ? Mais cela est inadmissible. Avait-on connaissance de leurs travaux ? Mais alors, étaient-ils protégés par les lois, et, poursuivis dans Rome, comme des contempteurs de la Divinité et des ennemis de l'Etat, avaient-ils sous terre droit de refuge et de cité ?

A ce difficile problème on répondait par une hypothèse qui semblait toute naturelle. Les catacombes ne sont pas, disait-on, l'ouvrage exclusif des chrétiens, elles n'ont pas été creusées dans le seul dessein de servir de cimetières. Bosio (1) garda le

---

(1) Bosio est le père de l'archéologie chrétienne. Il naquit à Malte, et exerça à Rome la profession d'avocat, vers le milieu du seizième siècle. L'étude des catacombes fut pour lui une passion, il y consacra sa vie. Il a laissé d'immenses manuscrits. " Deux de ses volumes renfermant deux mille pages in-folio, et cinquante pages de table, écrites de sa main, montrent qu'il avait lu et annoté tous les Pères grecs, latins, orientaux, toutes les collections des canons et des conciles, les lettres des papes, les histoires ecclésiastiques, les vies des saints, un nombre immense de traités de théologie, en un mot, tout écrit

silence sur leur origine, mais ses successeurs Severano, Boldetti, Bottari, d'Agincourt, et plusieurs autres, émirent une explication que divers textes anciens confirment, et qui se concilie à merveille avec la situation faite dans l'empire, au christianisme naissant.

Les Romains savaient que le sol de leur campagne contenait d'excellents matériaux pour les constructions, tels que le tuf, et le sable appelé *pouzzolane*. Ils en opérèrent l'extraction, mais, de telle manière, qu'en pratiquant à la surface du sol de petites ouvertures, et en pénétrant à vingt ou trente pieds sous terre, ils purent extraire les matériaux dont ils avaient besoin, et cependant laisser à peu près intacte la superficie de la campagne. Ces excavations, connues sous le nom d'*arénaires*, ou carrières de sables, sont mentionnées plus d'une fois, dans les ouvrages

---

dans lequel il croyait pouvoir trouver quelque chose se rapportant à l'étude qui remplissait sa vie." (*Rome souterraine*, par Northcote et Brownlow, p. 8.)

de Cicéron, de Suétone et de Vitruve. Elles furent l'origine des catacombes : les chrétiens persécutés y trouvèrent un asile, ils les agrandirent, lorsqu'ils en sentirent le besoin, et ils y enterrèrent leurs morts.

C'est ce que suppose Delille dans son poème de *l'Imagination* :

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes  
[plaines,  
Sont des antres profonds, des voûtes souterrai-  
[nes,  
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les  
[humains,  
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.  
Avec ses monuments et sa magnificence,  
Rome entière sortit de cet abîme immense,  
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,  
L'Eglise; encor naissante, y cacha ses enfants,  
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,  
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,  
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars. (1)

L'abbé Rohrbacher, dans son *Histoire de l'Eglise*, enseigne la même chose sans émettre le moindre doute : " Ces dortoirs souterrains, dit-il, en parlant des catacom-

---

(1) Chant VI.

bes, divisés, chacun en plusieurs branches, entourent la ville de Rome, et forment dans leur ensemble une Rome souterraine. C'étaient, dans l'origine, des carrières de sable pour bâtir les murs de la ville. Les chrétiens s'en servirent pour y enterrer leurs morts. De là, bientôt, la nécessité de les agrandir. " (1)

Cette théorie que l'on s'efforçait d'appuyer par plusieurs textes tirés du *Liber Pontificalis*, et des Actes des Martyrs, a été généralement admise, presque jusqu'à la moitié de ce siècle.

Mais les études approfondies du P. Marchi, illustre savant de la compagnie de Jésus, ont amené d'autres conclusions. La première hypothèse a été complètement abandonnée, et, il y a peu d'années, dans un livre magnifique qui résume tous les travaux antérieurs, deux archéologues anglais éminents, Northcote et Browlow, ont écrit : " Il est aujourd'hui reconnu, par tous ceux qui ont examiné de près les catacombes, qu'elles furent destinées à la

---

(2) T. V. livre XXXVIII, p. 377, 3e édit.

sépulture, et aux assemblées religieuses des seuls chrétiens. Les découvertes modernes ont également démontré qu'elles furent originairement creusées dans ce dessein. Personne ne voit plus en elles des sablonnières, ou des carrières abandonnées, que les chrétiens auraient adoptées à leurs usages. " (1)

Ce point important établi, il fallait l'expliquer, et c'est ce qu'a fait, avec une érudition et une science prodigieuses, le premier des archéologues modernes, M. le commandeur de Rossi. (2) Nous ne pouvons écrire ce nom sans lui payer un juste tribut d'admiration et de reconnaissance.

M. J.-B de Rossi jouit d'une réputation européenne, ou plutôt universelle, et les ouvrages qu'il a publiés, jusqu'à présent, suffisent pour l'immortaliser. Initié dès sa

---

(1) P. 39.—Cet excellent ouvrage a été traduit en français par M. Paul Allard et nous ne saurions trop le recommander à ceux qui voudraient faire une étude spéciale des catacombes de Rome.

(2) Le commandeur de Rossi est décédé depuis.

jeunesse aux mystères de la Rome souterraine, par le célèbre Père Marchi, dont il fut l'heureux disciple, il marcha sur ses traces avec une infatigable ardeur. Mais bientôt il surpassa son maître, l'expérience vint justifier sa méthode et vérifier ses conjectures ; le monde savant accueillit ses paroles presque comme des oracles, et lui décerna avec raison le beau titre de Christophe Colomb des catacombes.

Il trouva dans son frère, M. Michel de Rossi, un auxiliaire précieux qui s'attacha surtout à étudier la géographie et la topographie des cimetières chrétiens ; mais lui, voua sa carrière à la partie archéologique, c'est-à-dire à l'étude des monuments et des inscriptions.

Depuis plus de trente ans, on peut dire qu'il a vécu sous terre, au milieu des tombeaux, et dans les bibliothèques, parmi les in-folios des Pères de l'Eglise, allant aux sources, procédant toujours avec prudence, interrogeant les itinéraires des siècles antérieurs, documents précieux trop peu consultés par ses devanciers, ne recu-

lant devant aucune fatigue, et ne s'arrêtant, qu'après avoir trouvé la solution du problème qu'il s'était posé. Ces vieilles pierres, ces fragments de marbre, ces cryptes silencieuses, il les aime avec passion, il en parle avec éloquence, je dirai même avec attendrissement. Comme il va prier avec un bonheur ému, auprès de la glorieuse dépouille de cette jeune noble romaine, à la fois vierge, épouse et martyre, dont il parvint, après de laborieuses explorations, à découvrir le tombeau ! Depuis le neuvième siècle, sainte Cécile reposait au Transtévère, et y recevait les hommages de la vénération des fidèles. (1) Mais on ignorait en quel endroit des catacombes avaient d'abord été déposées ses précieuses reliques. M. de Rossi nous le révéla. Après des fouilles persévérantes, il aperçut un jour, dans une chambre du cimetière de Saint-Calliste, au sommet d'une des parois, " l'image peinte d'une jeune sainte

---

(1) Le pape Pascal l'avait fait transférer, l'an 821, dans le palais qu'elle avait habitée, et qui était devenu un temple.

dans l'attitude de la prière, au milieu des fleurs du paradis. " Et bientôt, l'inscription suivante vint frapper ses regards : "*Decori Cæciliæ martyris*, à la gloire de Cécile martyre. " Il avait donc bien devant lui la tombe qui avait autrefois renfermé les restes bénis de l'illustre vierge. Depuis ce moment, sainte Cécile fut pour l'heureux archéologue plus qu'une héroïne, elle devint une amie. Aussi, a-t-il consacré de longues pages à sa mémoire, et s'est-il fait un devoir de démontrer l'authenticité des actes de son martyre, au moyen d'une science qu'il a pour ainsi dire lui-même créée.

Les connaissances historiques de M. de Rossi, et sa vaste érudition, ne sont pas moins prodigieuses que sa science archéologique. Quand on l'entend discourir, sans notes, sur des questions hérissées de difficultés, citer les auteurs classiques, les Pères grecs et latins, exposer d'une manière magistrale les thèses du dogme, et réfuter, à l'aide des innombrables inscriptions qu'il porte dans sa mémoire, les

objections soulevées par l'hérésie, on ne peut s'empêcher de vénérer et d'admirer ce laïque, savant et théologien à la fois. Mais ce qui couronne son front d'une auréole impérissable, c'est qu'il ne travaille que pour l'Eglise, et qu'il est fier de déposer à ses pieds les fruits de ses recherches, de ses explorations, de ses études prolongées, comme un hommage sincère de son dévouement et de sa foi.

Nous avons eu le précieux avantage d'assister à quelques cours qu'il voulut bien donner à Rome, dans l'intérêt de la science, et le présent travail n'est qu'un faible écho de ses doctes leçons.

## IV

Nous devons nous représenter les catacombes comme de longs et étroits corridors, creusés sous les collines qui entourent la ville éternelle. Toutes sont situées en dehors des murs de la Rome classique; ce qui nous fait voir avec quelle fidélité les chrétiens ont observé les lois touchant les sépultures; car ces lois défendaient sévèrement d'enterrer les morts dans l'enceinte de la ville: seuls, les empereurs et les vestales pouvaient y avoir leurs tombeaux.

Les catacombes ne forment pas, comme le prétendirent quelques auteurs, un seul et immense labyrinthe: les conditions géologiques du sol rendaient impossibles les communications non interrompues de tous les cimetières ensemble. Il y a donc plusieurs catacombes distinctes, isolées les unes des autres, et la zone

qu'elles occupent est relativement peu étendue. Si elles forment de si vastes constructions, cela vient de leur profondeur, de la superposition de plusieurs étages, et de la sinuosité des galeries. Le Père Marchi affirme que toutes ces galeries ajoutées les unes aux autres, formeraient une rue longue de trois cents lieues et bordée de six millions de tombes ; (1) et ces chiffres ne sont peut-être pas encore assez élevés. Une catacombe en effet a trois, quatre, et jusqu'à cinq étages superposés, et à chacun de ces étages, les corridors se coupent, s'entrecroisent, reviennent sur eux-mêmes, ainsi que les allées d'un labyrinthe dont on n'aperçoit pas la fin. Si, comme M. de Rossi l'a calculé, un cimetière creusé sur un terrain de cent vingt-cinq pieds carrés, peut mesurer à chaque étage, sept cent cinquante à neuf cents pieds de galeries, on conçoit que sous une superficie peu considérable peut se cacher une nécropole

---

(1) *Monumenti primitivi delle arti cristiane, etc.*, p. 90 — Rome, 1844. — V. Gaume, *Les Trois Romes*, t. IV, p. 11.

capable de contenir plusieurs centaines de tombes. La largeur des corridors ne dépasse pas trois pieds et demi, et leur hauteur varie selon la nature du terrain. De chaque côté, sur les parois, sont percées des niches horizontales que nous pourrions comparer aux rayons d'une bibliothèque. C'est là que les chrétiens déposaient les restes mortels de leurs frères. Ils ne les brûlaient pas suivant l'usage grec et romain. Croyant que la sépulture d'un enfant du Christ devait ressembler à celle de son maître, ils prenaient exemple sur ce qui s'était passé au Calvaire. Ils vénéraient comme une relique sacrée la dépouille du plus humble et du plus petit d'entre eux, l'enveloppaient de blanches étoffes, et y répandaient souvent des parfums, afin de la préserver des ravages de la mort.

Des dalles de marbre, ou des briques fortement cimentées ferment ces niches ou *loculi*, et nous voyons sur elles de touchants emblèmes, des souhaits de bon-

heur éternel, et des adieux comme la langue païenne n'en a jamais connu.

De distance en distance, cette suite de *loculi* est coupée par une porte qui donne entrée sur une petite chambre dont les murs sont percés de tombes comme les galeries. C'était ordinairement un terrain de famille qui servait de sanctuaire aux fidèles, lorsqu'ils se réunissaient pour glorifier Dieu ou célébrer la fête d'un martyr. Cà et là, des ouvertures pratiquées à la surface du sol, font descendre quelques rayons de lumière sur l'obscurité de ces lieux.

Tels sont les caractères généraux des catacombes, et nous les retrouvons dans la description que saint Jérôme nous en a laissée : " Lorsque bien jeune encore, dit-il, j'étais à Rome pour y étudier les belles-lettres, j'avais coutume, aux jours de dimanche, de visiter avec mes condisciples les tombeaux des apôtres et des martyrs. Je parcourais ces cryptes creusées dans les profondeurs de la terre, et dont les parois montrent de chaque côté des corps ense-

velis. Il y règne une obscurité si grande que l'on serait tenté de dire en s'appliquant les paroles du prophète : Je suis descendu vivant aux enfers. " (1)

Nous ne ferons pas une longue dissertation, pour montrer dans ces excavations, une œuvre exclusivement chrétienne ; comme nous l'avons dit plus haut, c'est un fait acquis aujourd'hui à la science archéologique. Il suffirait pour s'en convaincre d'examiner les différences essentielles qui existent entre une catacombe et un *arénaire*. Celui-ci est ordinairement ouvert à quelques pieds au-dessous du sol, et n'indique aucun plan déterminé, les allées en sont larges et très irrégulières. Les catacombes, au contraire, sont creusées à vingt, trente, et même cinquante pieds de la surface de la campagne ; un plan invariable y est suivi, leurs étroits corridors se coupent constamment à angles droits, preuve évidente que ces travaux n'ont pas été entrepris pour l'exploitation.

De plus, les catacombes se trouvent

---

(1) In Ezech X. L.

toutes dans le tuf granulaire qui se taille facilement, mais qui se décomposant au grand air, ne pouvait être d'aucune utilité pour la construction des édifices. On chercherait vainement des arénaires au milieu de ce terrain ; ils sont tous creusés dans le tuf lithoïde, pierre dure qui peut servir aux fondements des plus grandes constructions, et dans la *pouzzolane*, sable excellent dont les Romains, on le sait, tiraient un immense profit.

Les archéologues s'étaient donc trompés. " La théorie de l'origine païenne des catacombes repose sur une fausse tradition historique, sur des textes mal interprétés, et non sur l'analyse des souterrains eux-mêmes. Elle a été puisée dans les livres, non dans les faits. " (1)

Du reste, ces documents anciens dont on invoquait l'autorité, lus attentivement, sont loin de contredire les conclusions de la science moderne. Cicéron, il est vrai, parle d'un arénaire situé en dehors de la porte Esquiline, où le jeune Asinius au-

---

(1) *Rome souterraine*, p. 467.

rait été égorgé ; (1) Suétone nous apprend que Néron, poursuivi par ses ennemis, refusa de se cacher dans une de ces cavernes souterraines, comme on le lui conseillait, pour ne pas s'enterrer vivant. (2) Mais en quel endroit de leurs écrits l'un et l'autre nous représentent-ils ces excavations comme des cimetières ? Entre plusieurs textes des Actes des martyrs qu'on opposait, nous lisons celui-ci : Saint Marc et saint Marcellianus furent enterrés à trois milles de Rome, au lieu appelé " ad arenas ", parce qu'il y avait là des carrières de sable qui servirent à construire les murailles de la ville. " Or, ces paroles au lieu de contredire la thèse que nous venons d'exposer, semblent au contraire la servir. Elles ne disent pas en effet, que les saints martyrs furent enterrés dans un arénaire, mais dans un lieu nommé " *au-près des arénaires*, " distinguant ainsi clairement les latomies et les sablonnières, des endroits destinés à la sépulture des

---

(1) *Pro Cluentio*, 14.

(2) *In Neron.*, 48.

chrétiens. (1) Il est inutile de passer en revue les autres textes sur lesquels prétendirent s'appuyer les partisans de la première opinion. M. de Rossi, qui les a tous examinés avec la plus scrupuleuse attention, a prouvé qu'aucun d'eux ne saurait donner lieu à une difficulté sérieuse. Nous n'ajouterons qu'un mot. Si les catacombes étaient l'ouvrage des païens, le souvenir n'en serait-il pas perpétué par quelques signes ? Mais tout y porte le cachet du christianisme, et parmi tant de milliers de tombes, que l'on a découvertes jusqu'à ce jour, il n'en est pas une d'une date antérieure à la prédication de l'Evangile.

Ces cimetières sont donc indubitablement de création chrétienne, et, pour nous servir de l'expression originale du P. Marchi, " les païens n'y ont donné ni un coup de pic, ni un coup de ciseau. "

---

(1) Plusieurs cimetières de la Rome souterraine ont pris et conservé le nom des localités où ils avaient été établis, comme *inter duos lauros*, *ad Nymphas*, *ad Urum pileatum*.

## V

Tel est le fait : cherchons en maintenant l'explication.

Les chrétiens jouirent dans l'exécution de leurs travaux souterrains, d'une plus grande liberté qu'on ne serait tenté de le croire ; presque toujours ils furent sous la protection de lois dont ils bénéficièrent même au sein des persécutions. On sait quel religieux respect l'antiquité professa toujours pour les tombeaux. A Rome, le terrain auquel était confiée la dépouille mortelle d'un citoyen acquérait un caractère sacré : "*Religiosum locum unusquisque sua voluntate facit, dum mortuum infert in locum suum,*" disaient les lois. Combien de fois les inscriptions ne contenaient-elles pas des imprécations contre l'audacieux qui oserait porter sur une tombe une main sacrilège ! Le monument

funéraire était la propriété inaliénable de la famille qui l'avait fait élever. C'était là le droit commun : il s'appliquait aux chrétiens comme aux autres sujets de l'empire, et s'étendait aux martyrs eux-mêmes. Les magistrats ne pouvaient refuser le corps d'un supplicié à celui qui le leur demandait ; une loi citée au Digeste, et confirmée par un édit de Dioclétien et de Maximin leur en faisait une défense formelle. (1)

Grâce à ce droit protecteur, les chrétiens pouvaient donc s'occuper sans crainte de la sépulture de leurs frères. En peu de temps, leur nombre s'accrut d'une manière prodigieuse. Tacite les appelait une multitude immense : "*multitudo ingens*" ; saint Paul écrivait que la foi de l'Eglise romaine était annoncée par tout l'univers ; et Tertullien, à la fin du second siècle, ne craignait pas de dire à ses juges :

---

(1) "*Corpora animadversorum quibuslibet petentibus ad sepulturam danda sunt.*" Voyez l'Evangile : lorsque Joseph d'Arimathie vient demander à Pilate le corps de Jésus, Pilate le lui fait délivrer immédiatement.

“ Nous ne sommes que d’hier, et cependant, nous remplissons vos villes, vos campagnes, vos palais, le sénat et le forum. ” Or, parmi cette multitude, s’il y avait bien des pauvres et des esclaves, on comptait aussi des hommes illustres, des personnages consulaires, des habitués de la maison de César. Les Aurelii, les Cornélii, les Cecili par exemple, n’appartenaient certes pas à la plèbe de Rome ; Pomponia Græcina, Flavia Domitilla et bien d’autres, étaient de riches matrones propriétaires de magnifiques jardins. Tous avaient entendu et compris la grande parole de l’Apôtre : “ Il n’y a plus de libre, il n’y a plus d’esclave ; revêtez-vous comme des frères d’entrailles de miséricorde ; que la charité du Christ règne et triomphe dans vos âmes ! ”

Et ces nobles patriciens étaient devenus les bienfaiteurs dévoués des pauvres et des esclaves. Que dis-je ? Dans tous les malheureux ils voyaient des frères vers lesquels leur cœur se penchaient avec amour. Après les avoir secourus pendant

la vie, ils ne les abandonnaient pas à la mort, et leur donnaient dans leurs jardins et leurs villas une tombe où leurs cendres reposeraient en paix.

Cependant, la charité privée ne pouvait répondre à tous les besoins de la grande famille chrétienne. Que fit alors l'Eglise persécutée ? Mendia-t-elle les faveurs des puissances civiles ? Non ; elle songea simplement à profiter des lois existantes. On la vit se constituer en corporations, devenir légalement propriétaire de vastes terrains, et creuser ensuite librement ses cimetières où elle eut pendant longtemps ses sanctuaires et ses autels. Quelque étrange que puisse paraître cette assertion, nous allons voir qu'elle s'appuie sur des documents historiques d'une haute valeur.

Personne n'ignore qu'un grand nombre d'associations s'étaient établies à Rome. Les unes, composées de prêtres païens, de pontifes et d'augures, avaient un but religieux ; les autres, comme les collèges des charpentiers et des marchands de vin, se proposaient une fin de trafic et d'indus-

trie ; plusieurs avaient le caractère de confréries pieuses, et veillaient à la célébration des fêtes de leurs divinités. Ces diverses sociétés avaient leurs règlements et leurs jours de réunion, comme nous l'apprennent plusieurs savants ouvrages où elles sont l'objet d'une étude détaillée et approfondie. Mais, chose étrange ! elles qui, jusqu'à la fin de la république, n'avaient guère été préoccupées de la sépulture de leurs membres, à partir de cette époque, semblent tourner toutes leurs préoccupations de ce côté. Elles se transforment pour la plupart en *collèges* funéraires, et chacune possède son champ sépulcral, où une place est assurée à tous les membres ainsi qu'à leur famille.

Ces confréries nombreuses auxquelles la loi laissa d'abord une liberté entière, excitèrent bientôt la défiance du pouvoir. Jules César et Auguste les désapprouvèrent, et décrétèrent que toute association, pour assurer son existence légale, devrait demander l'autorisation du sénat ou de l'empereur.

Il y eut cependant une exception qu'il nous importe de mentionner ici. De tout temps la loi protégea ceux qui, dépourvus de fortune, se réunissaient chaque mois, et payaient une cotisation afin d'assurer mutuellement leurs funérailles : "*Permittitur tenuioribus stipem menstruam conferre, dum tamen semel in mense cœant.*" Ainsi parle le jurisconsulte Marcien au troisième livre de ses Institutions. Ces associations de *pauvres gens* pouvaient donc s'établir sans demander l'approbation du pouvoir, et l'exception faite en leur faveur, restreinte d'abord à la capitale de l'empire, fut étendue plus tard par un édit de Septime Sévère à tout le monde romain. (1)

Combien n'était-il pas facile aux chrétiens de s'abriter sous cette loi ! Parmi eux les pauvres étaient nombreux. Ils n'avaient qu'à s'ériger en collèges funéraires, et, dès lors, ils se trouvaient à for-

(1) "*Quod non tantum in Urbe, sed in Italia et in proximis divus quoque Severus rescripit.*" (Marcian, lib. 8 *Institut*).

mer des corporations légales. Ainsi, quoique persécutés à cause de leurs croyances, ils pouvaient être propriétaires, amasser un trésor commun, confier à leurs pontifes et à leurs diacres l'administration des sommes versées par la charité, creuser librement leurs cimetières, s'y donner rendez-vous à certains intervalles, et célébrer ensemble la mémoire de leurs apôtres et de leurs martyrs.

Est-ce là une simple conjecture, une hypothèse plus ou moins vraisemblable uniquement appuyée sur quelques textes des lois romaines aux premiers siècles de l'Eglise ? Il nous semble que ces seuls témoignages seraient déjà un fort argument en faveur de la théorie exposée ci-dessus. Mais écoutons Tertullien : " Chacun de nous, dit-il, fournit une petite contribution, un certain jour du mois, s'il le veut, et si ses ressources le lui permettent, car rien n'est forcé, tout est volontaire parmi nous. Le montant des sommes versées forme un fonds commun que l'on emploie à des œuvres de piété ; il sert non à festoyer ou

à boire, mais à nourrir et à enterrer les pauvres, les orphelins sans biens, et les domestiques cassés de vieillesse. " (1) Ces paroles du grand apologiste du christianisme sont remarquables. Ne semblent-elles pas un commentaire de celles du jurisconsulte Marcien ?

Des inscriptions chrétiennes trouvées dans des cimetières souterrains sur les points les plus divers de l'empire, en Phrygie, en Mauritanie, dans le Pont, ajoutent encore à ces preuves en faisant mention des associations de frères et des églises qui possèdent leurs édifices, leur terrain sépulcral, leur trésor. (2) Il nous serait facile d'étendre cette démonstration, mais ce que nous avons dit doit suffire à expliquer comment l'Eglise, malgré l'intolérance religieuse dont elle était l'objet, a pu sous le titre d'association funéraire, jouir des droits d'une *personne civile*.

Les usages funéraires des chrétiens différaient assurément beaucoup de ceux des

---

(1) *Apol.* XXXIX.

(2) V. Bourassé, *Archéologie chrétienne*, p. 60.

païens ; cependant, cette différence ne dut pas paraître aussi grande qu'on se l'imagine, et la discipline rigoureuse du secret dont nous aurons à parler bientôt la rendait moins sensible encore. Prenons comme exemple un de ces collèges du paganisme. Il se composait de pauvres et d'esclaves, et avait été établi l'an 133 en l'honneur de Diane et d'Antinoïs, et pour la sépulture des morts. Une longue inscription trouvée au commencement de ce siècle, au milieu des ruines des anciens bains de Lanuvium, (1) nous en fait connaître l'organisation et les règlements. " Pour en faire partie, il fallait payer une contribution déterminée et fournir un amphore de bon vin. A la mort d'un membre une somme fixe était consacrée à ses funérailles, partie pour en payer les frais, partie pour être distribuée au pied du bûcher aux sociétaires qui auraient suivi le convoi... Chaque nouveau venu président, à son entrée en charge,

---

(1) Ville du Latium, à six lieues de Rome, sur la voie Appienne.

devait donner à souper à tous les membres. Six fois par an, les membres du collège dînaient ensemble en l'honneur de Diane d'Antinoüs et du patron du collège. (1) Sanctifiés par la foi et la pratique de la charité, ces règlements et un grand nombre d'autres semblables pouvaient sans danger s'appliquer aux associations chrétiennes. Mais l'examen plus détaillé des monuments funéraires païens et des usages auxquels ils étaient destinés achèvera de répandre la lumière sur cette importante question. L'archéologie, en étudiant scrupuleusement les inscriptions des tombes païennes nous a donné, dans un document original, un aperçu fidèle de toutes les clauses que pouvait contenir le testament d'un romain.

Entre ces clauses dont chacune repose sur un texte ou un document incontestable, nous choisissons celles qui vont le plus directement à notre sujet : " J'ordonne que mon tombeau soit exécuté selon le plan par moi choisi, et qu'on y

---

(1) *Rome souterraine*, p. 72.

ajoute une chambre garnie de sièges.... Dans cette chambre, on placera deux statues me représentant, l'une en marbre, l'autre en bronze.... Les jours où elle sera ouverte, on l'ornera de tapis, et l'on fournira des oreillers, des couvertures et des vêtements pour l'usage des convives qui s'y réuniront.... En avant de l'édifice, sera élevé l'autel, du plus beau marbre de Carrare : c'est là que mes cendres devront reposer.... J'ordonne que tous mes affranchis payent chaque année une petite somme à laquelle mon fils et héritier ajoutera. Avec cet argent on pourvoira à ce que des sacrifices convenables soient offerts, et que des couronnes de roses soient déposées sur ma tombe. On veillera aussi à ce que du pain et du vin soient fournis pour la fête qui sera célébrée tous les ans, le jour de ma naissance et les trois jours suivants. " (1) Sous l'apparence de ces rites funèbres, les enfants de l'Eglise pouvaient aisément dissimuler les cérémonies de leur culte. Eux aussi entou-

---

(1) *Rome souterraine*, pp. 74, 75, 76, *passim*.

raient de vénération et d'amour les tombes qui gardaient les restes de leurs frères. Ils célébraient avec une piété touchante l'anniversaire de la naissance d'un martyr ; seulement cet anniversaire était le jour même de sa mort, c'est-à-dire le jour où son âme s'envolant de cette terre d'exil dans la patrie, était née à la vie bienheureuse et éternelle. Leurs écrivains nous ont tracé le tableau de leurs agapes fraternelles, repas de charité qui s'ouvraient et se terminaient par une prière adressée à l'auteur de tous biens. N'offraient-ils pas eux aussi leur sacrifice, sacrifice sublime dont l'auguste victime était Dieu même voilé sous l'apparence d'un pain sacré ? Par conséquent rien dans leurs réunions, rien dans leurs règlements ni leur langage, n'était de nature à exciter l'étonnement et la défiance des autorités païennes.

Presque continuellement, il est vrai, ils voyaient planer au-dessus de leur tête des arrêts de proscription et de mort ; ils furent même poursuivis jusque dans leurs

obscurer retraits par les ennemis de leur foi ; mais ces exemples sont relativement peu nombreux, et ne se rencontrent qu'aux jours où la persécution sévissait avec fureur. Pour les priver juridiquement du droit de réunion, le pouvoir civil devait nécessairement déclarer que les chrétiens, " sous le prétexte d'association funéraire avaient tenu des assemblées illicites. " A cette déclaration, dit M. de Rossi, équivalait chacun des édits spéciaux qui interdisaient expressément aux chrétiens l'usage de leurs cimetières. Mais l'édit révoqué, le droit commun reprenait immédiatement vigueur, et les persécutés de la veille pouvaient de nouveau se réunir sans crainte dans ces pieux asiles que tant de souvenirs rendaient chers à leur cœur.

Les catacombes n'ont donc pas été, au moins pendant plus de deux siècles, des lieux de refuge inconnus du paganisme. Elles jouissaient au contraire d'une publicité surprenante ; en droit elles étaient inviolables.

Qui n'a été frappé, en lisant les Actes des Apôtres, de la situation contradictoire faite à saint Paul ? En lui, Rome semble voir deux hommes distincts : le prédicateur de l'Evangile et le citoyen romain. Le premier est persécuté, traîné devant les tribunaux ; le second conserve tous ses privilèges et les revendique avec éloquence et fierté. Voyez-le en effet : il amène à ses pieds les magistrats qui l'ont fait battre de verges sur la place publique ; il fait trembler le tribun qui l'a lié contrairement aux lois, et au gouverneur Festus qui veut le citer à son tribunal, il répond : " C'est devant César que je dois être jugé, j'en appelle à César. " (1)

La société chrétienne présente un spectacle analogue. Proscrite comme secte religieuse, elle est protégée par la loi à titre de corporation funéraire. Le diacre pourra faire valoir ses droits comme gardien du trésor, mais il subira le martyre, s'il ne veut brûler de l'encens en l'honneur des faux dieux. Les pontifes, comme

---

(1) Act. ch. XVI, XXII, XXV.

chefs du collège civil, recevront leur autorisation des mains mêmes de l'empereur, et seront condamnés à mort s'ils refusent de renier le Christ.

Nous venons de démontrer et d'expliquer l'origine exclusivement chrétienne des catacombes ; nous devrions maintenant en raconter l'intéressante histoire, mais cela nous mènerait trop loin. Disons seulement qu'après le triomphe de l'Eglise, elles devinrent des lieux de pèlerinages célèbres. Embellies ensuite par les immortels travaux du pape saint Damase, elles n'échappèrent pas aux rapines et aux envahissements sacrilèges des Goths et des Lombards. Les souverains pontifes veillèrent alors à transporter dans les églises de Rome les plus précieuses reliques des martyrs ; puis le silence se fit sur ces immenses nécropoles qui avaient coûté tant de travaux à l'Eglise des premiers âges. Elles tombèrent dans un oubli vraiment inexplicable. En 1568, un illustre savant de Véronne, Onuphre Panvinio parlant des enterrements chré-

tiens, disait que trois des anciens cimetières seulement étaient accessibles, et pour mentionner les autres, il devait s'en rapporter aux itinéraires du moyen âge et aux Actes des martyrs.

Le peuple chrétien de Rome semblait donc avoir oublié la gloire de son berceau ; dans les profondeurs du sol de sa campagne il possédait des trésors qu'il ne soupçonnait pas ; ses traditions locales étaient mortes. Mais à la fin du seizième siècle, des ouvriers découvrirent par hasard une catacombe à quelques milles de la ville. Rome entière fut émue de cette précieuse découverte, les savants s'en occupèrent, et bientôt commencèrent avec Bosio et ses zélés disciples, les travaux dont nous recueillons aujourd'hui les fruits.

Les problèmes que nous nous étions posés résolus, pénétrons maintenant dans ces cryptes séculaires, et voyons quel témoignage splendide elles rendent, par leurs inscriptions et leurs peintures, aux dogmes de notre foi.

## VI

Le culte rendu par l'Eglise catholique aux images des saints a plus d'une fois été l'objet de violentes attaques. Dieu avait dit au peuple d'Israël : " Tu ne te feras point d'image taillée au ciseau, ni de représentation de tout ce qui est dans le ciel ou sur la terre " ; et au huitième siècle, des hérétiques s'appuyant sur cette défense de l'ancienne loi, proclamèrent impie l'introduction de l'art dans le culte religieux. Représenter sur la toile les traits bénis du Sauveur, de sa Mère et des saints ; orner les temples de statues qui rappelaient les gloires de l'Eglise, constituait à leurs yeux un acte d'idolâtrie. Ils tentèrent une réforme et ne reculèrent pas devant des moyens de violence extrême pour réussir dans leur dessein.

Mais ils échouèrent devant la foi ferme et constante du peuple chrétien, devant les anathèmes de l'Eglise, et l'histoire, afin

de perpétuer la mémoire de leur vandalisme sacrilège leur a conservé le nom de *briseurs d'images*.

Leur secte disparut, mais on en retrouva plus tard l'esprit chez les Vaudois et les Albigeois ; puis au seizième siècle, du sein de la réforme protestante s'élevèrent contre l'Eglise de Rome les mêmes accusations. De vives controverses s'engagèrent alors, et d'illustres théologiens entrèrent en lice pour défendre la doctrine catholique. Sans doute, ils apportaient des arguments péremptoirs : la loi d'amour, disaient-ils, a remplacé la loi de crainte, la défense de Jéhovah ne s'adressait certainement qu'aux Hébreux dont elle combattait les funestes penchants vers l'idolâtrie. Du reste, le culte des images n'était-il pas justifié par une longue tradition ? N'avait-il pas son fondement dans les plus profonds sentiments de la nature humaine ?

Cependant, les adversaires répondaient en apportant des témoignages positifs des Pères des premiers siècles : c'était Tertul-

lien qui, parlant d'un artiste chrétien, l'accusait d'avoir peint contrairement aux lois : "*pingit illicite* : (1) c'étaient saint Clément d'Alexandrie et plusieurs autres qui appliquaient aux fidèles les paroles sévères adressées autrefois par le Seigneur à son peuple : (2) c'était surtout le fameux concile d'Elvire, en Espagne, qui, l'an 305, défendit de peindre sur les murs des temples " tout sujet de vénération et d'adoration. " On concluait de là que proscrire le culte des images, c'était mettre un terme à de graves abus introduits dans le cours des siècles et revenir à la pure doctrine des apôtres.

Ces objections n'étaient pas sérieuses. En effet, les mêmes Pères cités plus haut ne sont-ils pas les premiers à applaudir, en d'autres endroits de leurs écrits, à l'art qui s'inspire du sentiment religieux ? Tertullien ne dit-il point qu'il était d'usage universel de représenter au fond des coupes et des calices Jésus-Christ sous la fi-

---

(1) *Contra Hermogenem*, cap. I.

(2) V Billuart, t. III, p. 133, éd. Lecoffre, 1874.

gure du Bon Pasteur ? (1) Saint Grégoire de Nysse n'était-il pas touché jusqu'aux larmes à la vue d'une peinture représentant le sacrifice d'Abraham ? (2) Sans doute l'art ne jouissait pas d'une liberté absolue, il devait être chrétien et servir la cause de la foi. Toute œuvre essentiellement païenne et toute représentation qui contredisait l'enseignement de l'évangile étaient interdites. Qu'on lise par exemple les Actes des Quatre Saints couronnés. Ces jeunes artistes mandés par Dioclétien pour décorer son palais, se rendent immédiatement aux désirs de l'empereur. Mais bientôt, il s'agit de faire une statue d'Esculape destinée à être adorée dans un temple : ils refusent et préfèrent mourir martyrs plutôt que d'employer leur talent à favoriser la superstition et l'idolâtrie. Ce simple fait explique la parole de Tertullien.

Quant au concile d'Elyre, il suffisait de dire que la défense même portée par

---

(1) *De pudicit.*, cap. VII.

(2) *Orat. de Filiis et Spiritus Sancti divinitate.*

lui supposait évidemment l'usage des images, que ce concile du reste n'était pas œcuménique, et ne s'adressait qu'à l'Espagne. Quoi de plus naturel que ce décret si souvent objecté ? C'était le moment où Dioclétien venait de lancer contre l'Eglise l'édit de la persécution la plus sanglante. Par une mesure de prudence, les évêques défendirent de peindre sur les murs des temples les saintes images, afin de ne pas les exposer à une sacrilège profanation. Ils se prémunissaient donc tout simplement contre la fureur des ennemis du christianisme.

Les théologiens savaient tout cela : cependant, ils firent relativement à la question historique des concessions que personne ne ferait aujourd'hui. Pétreau ne craignit pas d'avouer que l'usage des images avait été presque nul au berceau de l'Eglise ; le P. Zaccharia exprima un sentiment analogue, et Billuart lui-même apporta plusieurs raisons pour expliquer la rareté des peintures chrétiennes aux premiers siècles. Le dogme restait assuré-

ment intact, mais de tels aveux ne s'appuyaient pas sur la vérité historique ; une connaissance plus parfaite des catacombes les aurait fait éviter, puisque les peintures religieuses abondent dans ces cryptes funéraires. Que de fois le Christ sous des formes diverses, la Vierge-Mère, les figures les plus saillantes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y sont-ils pas représentés ! Sans aucun doute, un grand nombre de ces productions remontent au second, et même à la fin du premier siècle. Il est plus d'une chambre sépulcrale dont les gracieux dessins rappellent ceux des maisons de Pompéi : on y voit les mêmes festons, les mêmes feuillages, les mêmes fleurs. Mais ce n'est là que l'encadrement ; au milieu de ces frais tableaux se montre à nos regards l'aimable figure du Bon Pasteur, ou Lazare ressuscité, ou une femme en prière, ou Daniel dans la fosse aux lions.

Images bénies ! que de larmes et de prières la piété de nos pères a dû répandre devant elles, aux jours si tristes de la

persécution ? Elles formaient peut-être les seuls ornements de leurs pauvres chapelles souterraines ; elles parlaient à leur cœur, et leur représentaient les plus tendres objets de leur amour. Nous n'avons donc rien innové ; en vénérant les images du Sauveur et des bienheureux, nous ne sommes que les imitateurs fidèles des disciples des Apôtres. Que l'on ne nous accuse ni de superstition ni d'idolâtrie. Comme les chrétiens des catacombes, nous n'adorons que Dieu, et, dans cette Vierge sans tache, dans ces grands pontifes, dans ces confesseurs et ces martyrs dont les peintures de nos temples nous redisent les héroïques vertus, nous ne voyons que les gardes d'honneur du divin Roi de nos tabernacles.

## VII

Mais arrivons à l'examen détaillé des peintures et des inscriptions.

Parmi les premières, un grand nombre, il faut l'avouer, sont enveloppées de mystères. Nous n'en serons pas étonnés, si nous nous rappelons cette discipline célèbre dont tous les documents chrétiens font mention jusqu'au cinquième siècle : je veux dire la discipline de l'Arcane, ou du secret.

Sans rechercher les ténèbres, l'Eglise comprit de bonne heure qu'une grande prudence lui était nécessaire. Ses mystères, en effet, par leur sublimité et leur profondeur contrastaient avec les superstitieuses et grossières doctrines du paganisme : les publier sans réserve eût été les exposer certainement à la profanation et au mépris. Ces appréhensions étaient-

elles fondées ? Il suffit de lire Tertullien et les autres apologistes du christianisme pour s'en convaincre. Il y a quelques années, on a trouvé dans une des chambres du palais des Césars, un *grafitto* singulier sur le sens duquel on ne saurait se méprendre. Un personnage à tête d'âne est attaché à une croix ; à sa gauche un homme le regarde et porte sa main à sa bouche en signe d'adoration. Au-dessous, on lit des paroles grecques dont voici la traduction : "Alexamène adore son Dieu." Quel était cet Alexamène ? Très probablement un serviteur chrétien de l'empereur : par une révélation indiscrette du culte qu'il rendait au Crucifié, il avait donné lieu à cette caricature injurieuse pour l'auguste mystère de la Rédemption. De tels exemples ne sont pas rares et nous font comprendre la haute sagesse de la discipline de l'arcane.

D'un autre côté, l'Eglise désireuse de pénétrer les catéchumènes d'une vénération profonde pour la religion à laquelle ils se convertissaient, jugeait bon de les

éprouver et de ne les instruire que graduellement des articles du symbole. (1)

L'existence de cette loi si sage est attestée par toute la tradition des premiers siècles. Tertullien s'en faisait un argument pour défendre ses frères des odieuses accusations portées contre eux : " Si nous sommes toujours cachés, dit-il, quand a-t-on vu ce que nous faisons ? Qui donc a pu le dévoiler ? Nos complices ? Assurément non, puisque tous les mystères, par leur essence même obligent fidèlement au secret. " (2)

(1) Il importe de remarquer ici que cette loi générale admit quelquefois des exceptions. " Elle fléchissait, dit l'abbé Martigny, toutes les fois que le bien de la religion l'exigeait. Alors les mystères de la foi étaient publiés, non-seulement devant les catéchumènes, mais en présence des ennemis. Nous en avons de fréquents exemples dans les apologistes, qui souvent n'eurent pas de moyens plus efficaces qu'une entière franchise pour repousser les calomnies dirigées contre les fidèles, celles surtout qui n'étaient basées que sur l'altération ou le travestissement de la doctrine. " (*Dict. des Antiquités chrét.* art. *Secret*, p. 725.)

(2) *De præscript. adv. hæret.*, XLI.

Dans son livre contre Celse, (1) Origène énumérant les dogmes enseignés à tout le monde ne dit pas un mot de la Trinité ni de l'Eucharistie. Dans une de ses homélies, saint Jean-Chrysostôme dit qu'il n'ose parler du baptême à cause de ceux qui ne sont pas initiés. Ailleurs, il enseigne que le mystère de l'Eucharistie est connu des initiés seulement. (2) " Jamais, dit saint Cyrille de Jérusalem, il n'a été parlé à un gentil du mystère arcane du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous n'en parlons pas même ouvertement devant les catéchumènes ; mais nous nous servons d'un langage occulte, de telle sorte que les fidèles, ceux qui savent la chose comprennent, et que ceux qui ignorent ne se scandalisent point d'une révélation prématurée. " (3)

Il n'est donc pas étonnant que l'art chrétien ait eu lui aussi ses réticences et ses réserves. Si les peintures des catacombes semblent parfois de véritables

---

(1) Lib. I.

(2) *Hom. 72 in Matth.*

(3) *Catech. VI.*

énigmes, c'est qu'elles se ressentent de la discipline générale de l'Eglise ; mais une page de l'Evangile, ou l'enseignement des Pères nous en apprend bientôt la mystérieuse signification.

Les catacombes, nous l'avons vu, sont avant tout des lieux destinés à la sépulture. Il est donc naturel que les dogmes les plus fréquemment exprimés par les dessins et les épitaphes soient ceux qui se rapportent à la vie future : comme l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, la communion des saints.

L'immortalité de l'âme, la résurrection des corps ! Avec quelle éloquence touchante tous ces marbres funéraires ne nous les enseignent-ils pas ! Disons d'abord que ces consolantes croyances ressortent du langage admirable que l'Eglise avait créé. La mort, loin d'être le dernier mot de toutes choses n'était que l'aurore d'une vie meilleure : elle s'appelait une *naissance*. Les catacombes portaient originellement le nom sublime de *cimetières* ou dorts. C'étaient en effet des lieux de

repos : le chrétien y dormait dans la paix du Seigneur en attendant l'heure du grand réveil. " Les païens, qui croyaient que les corps étaient enfouis dans la tombe pour n'en jamais sortir, remarque le P. Marchi, se servaient de ces mots : *situs, positus, compositus, situé, posé, composé*, (placé, dans ou avec). Les chrétiens, qui croyaient fermement que le séjour dans le tombeau était temporaire, avaient adopté un terme parfaitement exact : ils disaient : *déposé, déposition*. " (1) Suivant l'observation de M. de Rossi, la loi romaine désignait sous le nom de *déposition* l'action de consigner une chose, et Cicéron appelle *déposées* les choses confiées pour un temps à la garde de quelqu'un.

Mais voici des témoignages plus explicites. Entre un grand nombre d'épitaphes, nous choisissons les plus frappantes : (2)

---

(1) *Monum. prim.*, etc., p. 19. V. Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. 2, p. 231.

(2) Nous croyons inutile d'indiquer les cimetières où les inscriptions que nous citons ont été trouvées. Au lecteur qui voudrait étudier ce su-

Ici, repose en paix *Laurentia*, fille de *Lucius*,  
qui a cru à la résurrection.

*Victoria* dort.

*Zoticus* ici pour dormir.

*Sabbatia* s'est retirée dans le sommeil de paix  
(ayant environ) **XXVIII** (ans).

Quel est celui dont la puissance opérera  
ce prodige de la résurrection ? Jésus-Christ  
lui-même. Ecoutez :

*Justus* ressuscitera avec les saints par Jésus-Christ

Ces paroles ne sont-elles pas un écho  
fidèle du texte sublime de l'épître de saint  
Paul aux *Philippiens* : " Pour nous, notre  
vie est dans les cieux ; c'est de là aussi  
que nous attendons le Sauveur qui réfor-  
mera le corps de notre humilité en le  
conformant à son corps glorieux, par cette  
vertu efficace qui assujettit toutes choses  
à sa puissance. " (1)

Jet d'une manière particulière, nous nous per-  
mettrons de recommander le *Dictionnaire des*  
*Antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny ;  
l'ouvrage de Mgr Gerbet, les *Trois Romes* par  
Mgr Gaume ; *Le Christianisme et les temps pré-*  
*sents*, par M. l'abbé Bougaud.

(1) *Philip.* III. 20. 21.

Les peintures à leur tour viennent illustrer les inscriptions. Fréquemment elles rappellent le souvenir de la résurrection de Lazare et l'histoire de Jonas. On peut dire que ces deux scènes sont reproduites à satiété sur les pierres sépulcrales et au plafond des chapelles. Le prophète de Ninive a inspiré plusieurs compositions différentes : tantôt on le voit introduit par un des hommes de l'équipage dans la gueule de la baleine, tantôt il est rejeté sur la rive par ce monstre, ou bien encore il se repose sur le rivage, à l'ombre d'un arbre. Ces productions diverses expriment toujours la même vérité : Jonas figure le Christ sortant glorieux du tombeau, et la résurrection du Christ est le gage assuré de la nôtre. Voilà le grand dogme qui soutenait les chrétiens au milieu de leurs tribulations et de leurs souffrances. Voilà la pensée qui leur faisait braver courageusement les tortures du martyre ?

Mais une fois la tombe fermée, tous les doux liens de famille ou d'amitié formés sur la terre sont-ils à jamais brisés ? N'y

a-t-il plus de communication entre les habitants de la terre et les âmes qui les ont devancés dans la patrie ? Oh ! non, l'affection, la reconnaissance, la tendresse survivent au trépas. Ceux qui sont partis n'oublient pas ceux qui sont restés ; du sein de Dieu, ils les suivent du regard, compatissent à leurs maux, prêtent l'oreille à leurs prières, et intercèdent en leur faveur auprès du dispensateur de tous les biens. Telle est la foi de l'Eglise des premiers siècles ; comment en douter, lorsqu'on lit sur la pierre sépulcrale des inscriptions comme celles-ci :

Sabbatius, âme chérie, intercède  
pour tes frères et tes amis.

Jovianus, vis en Dieu et prie.

Atticus, ton âme est dans le bonheur, prie pour tes parents.

Avouons que l'on trouverait difficilement une formule plus claire du dogme de la communion des saints.

Ce n'est pas tout. Si l'Eglise militante adresse ses supplications ferventes à ceux

qu'elle croit en possession de la gloire, elle-même aussi prie pour ses frères trépassés : preuve manifeste de la croyance au purgatoire, c'est-à-dire à un lieu intermédiaire entre le séjour de supplices éternels et celui d'une félicité sans fin. Pourquoi, en effet, implorerait-on la clémence divine en faveur d'une âme dont le sort serait irrévocablement fixé ?

Tantôt, le défunt est recommandé à la miséricorde de Dieu :

Seigneur, je te prie qu'il puisse  
voir le paradis de la lumière !

Seigneur que l'âme de Vénéria  
ne soit pas plongée dans les ténèbres !

Que Dieu se souvienne de lui  
dans les siècles !

Tantôt, l'épitaphe demande à ceux qui la liront l'aumône de la prière pour celui qui repose sous le marbre funéraire :

Quiconque des frères lira, qu'il  
prie Dieu que la sainte et in-  
nocente âme soit reçue auprès  
de Dieu.

On s'adresse même aux élus, et on les supplie d'employer le crédit dont ils jouissent au ciel, à venir en aide à une âme chérie :

Sainte Basilia, nous recommandons à votre charité Crescentinus, et Micina, notre fille.

*Domina Basilia, commandamus (sic) tibi,  
Crescentinus, et Micina filia nostra (sic).*

Cette épitaphe ne ferait assurément pas l'admiration d'un latiniste, mais les fautes grammaticales n'en sauraient diminuer la haute valeur dogmatique. En transcrivant ces textes si beaux, les touchantes prières que l'Eglise récite aujourd'hui sur le cercueil de ses enfants nous reviennent à la mémoire : " Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière éternelle les éclaire. O Dieu Créateur ! et Rédempteur de tous les fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés, afin qu'elles obtiennent, par nos très humbles prières, le pardon qu'elles ont toujours attendu

de votre miséricorde !—Que nos humbles prières, Seigneur, soient utiles aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que, dégagées par vous de tous les liens de leurs péchés, elles jouissent du fruit de votre rédemption ! ”

## VIII

Outre ces dogmes relatifs à la destinée humaine, Rome souterraine nous en enseigne encore un grand nombre.

On ne doit pas s'attendre à ce que la peinture ait exprimé de bonne heure le mystère de la Trinité : en tracer une image sensible était dangereux et difficile à la fois ; la discipline de l'arcane s'y opposait du reste. Il faut aller jusqu'au quatrième siècle, pour voir représentées sur un sarcophage les trois personnes divines concourant à la création de la première femme. Au cinquième seulement, des images rappellent l'apparition du Seigneur à Abraham sous la figure des trois anges à forme humaine, bien que tous les Pères vissent toujours dans ce fait une révélation de la Trinité. Cependant les premiers siècles ne sont pas absolu-

ment sans témoignages. En réunissant plusieurs épitaphes, nous obtiendrions une éclatante profession de foi à la divinité des trois personnes distinctes. Pour ce qui regarde l'unité de nature, il n'y a pas de doute possible :

Je crois en Dieu le Père.

Ponti, vis en Dieu le Christ.

Paulus Evochiati (repose) dans le Saint Esprit,  
*Spirito (sic) sancto.*

Vis dans l'Esprit Saint : Vivas in Spirito sancto.

Sur une autre tombe, une jeune fille se déclare redevable au Saint Esprit d'avoir conservé jusqu'à son dernier soupir la fleur de la virginité :

Severa, Spiritu sancto casta, pudica, et inviolabilis semper.

Ces mots, dans l'Esprit Saint, avec l'Esprit Saint, quelques archéologues crurent d'abord qu'ils marquaient seulement la sainteté, et ne se rapportaient qu'à l'âme du défunt ; mais l'építaphe

suivante trouvée par le P. Marchi dans l'église souterraine de Saint-Hermès prouve avec évidence qu'ils désignaient la troisième personne de la Trinité :

Protus repose ici dans l'Esprit Saint de Dieu. (1)

Jésus-Christ est la grande figure qui illumine les catacombes. A chaque pas on aperçoit son monogramme entouré de palmes ; des peintures qui rappellent les principaux événements de sa vie ; l'*alpha* et l'*oméga* qui semblent le proclamer principe et fin de toutes choses. Suivant d'illustres artistes, c'est même dans le cimetière de Saint-Calixte que l'on trouverait l'image du Sauveur, devenue parmi les chrétiens un type traditionnel, et qui guida dans leurs immortels chefs-d'œuvre Léonard de Vinci et Raphaël.

Certaines représentations, à première vue, paraissent étranges. Au milieu de dessins dont l'origine chrétienne n'est

---

(1) V. *Esquisse de Rome chrétienne*, t. II., p. 141.

pas Zouteuse, on voit Ulysse lié au mât de son navire, ou bien Orphée entouré d'animaux divers qu'il enchante et captive par les accords de sa lyre. Pourquoi ces souvenirs mythologiques ? Quelle a pu être l'intention des chrétiens en s'inspirant de ces données de la fable ?

Nous répondons en citant un passage d'une homélie de saint Maxime, au cinquième siècle, sur la passion et la croix du Sauveur : " Les fables du siècle, dit-il, rapportent que cet Ulysse qui fut pendant dix ans le jouet des caprices de la mer, sans pouvoir arriver à sa patrie, fut un jour poussé vers le lieu où les Sirènes faisaient entendre leurs chants.... Et tel était le charme de leur mélodie, qu'en l'entendant, on se sentait comme invinciblement entraîné, non vers le port auquel on tendait, mais vers l'abîme que l'on désirait éviter. Or, Ulysse, pour se soustraire à cette périlleuse séduction, boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire et se fit lui-même attacher au mât de son vaisseau. Si donc la fiction suppose

qu'Ulysse fut délivré du péril en se liant à l'arbre de son navire, n'est-il pas juste de proclamer à meilleur droit, qu'en ce jour, le genre humain a été soustrait au danger de la mort par l'arbre de la croix ? En effet, depuis que le Christ a été attaché à la croix, nous traversons, l'oreille fermée, les séduisants écueils du monde. . . L'arbre de la croix, non-seulement porte l'homme qui y est attaché à sa patrie, mais aussi il protège par la vertu de son ombre les compagnons qui l'entourent. " (1)

Si saint Maxime tenait ce langage au cinquième siècle, il n'est pas douteux qu'une si belle interprétation mystique n'ait été populaire dès les premiers temps de l'Eglise. Ulysse était donc regardé comme une figure du Sauveur, et les chrétiens, fidèles observateurs de la loi du secret, en le peignant sur les murailles de leurs cimetières souterrains, rappelaient la rédemption du monde par le sacrifice du Calvaire.

---

(1) Homél. I., V. *Diction. des antiquités chrét.*  
p. 768.

La même remarque s'applique à Orphée. D'après la fable, ce célèbre chantre de la Thrace avait adouci les bêtes les plus féroces aux sons mélodieux de sa lyre. On pouvait donc voir en lui une image du Christ qui avait transformé les esprits et les cœurs, et attiré à lui des milliers d'âmes par le charme de ses vertus, l'éclat de ses miracles et la sublimité de son enseignement.

Écoutons saint Clément d'Alexandrie comparant le héros de l'antiquité à Jésus. Il raconte d'abord les merveilles et les bienfaits attribués au premier, puis il s'écrie : " La puissance de mon chantre à moi, ne se borne pas à de si vulgaires prodiges. Il est venu comme un libérateur rompre la dure servitude, briser la tyrannie que le démon faisait peser sur le monde, et, nous attirant doucement sous le joug suave et bienfaisant de la religion, il rappelle vers le ciel, notre véritable patrie, nos cœurs inclinés vers la terre. Lui seul, oui, seul de tous les Orphées, il a su dompter les animaux les plus difficiles à

vaincre, c'est-à-dire les hommes. " (1)

Une autre représentation chère aux premiers chrétiens est celle du bon Pasteur ; elle apparaît sur les pierres sépulcrales, sur des bas-reliefs de sarcophages, au plafond et sur les murs des chapelles. " C'était, dit l'abbé Martigny, comme une homélie matérielle qui, se présentant partout aux yeux des fidèles, leur rappelait soit les bienfaits de l'Incarnation par laquelle l'humanité dévoyée est ramenée au bercail, soit la miséricorde du Sauveur qui va chercher le pécheur, et, par les sollicitudes de sa grâce, tient à lui épargner la fatigue du retour. "

Ces scènes pastorales offrent une grande variété. Quelquefois, le bon Pasteur porte une brebis sur ses épaules ; d'autres fois, il est entouré de son troupeau qu'il regarde avec tendresse ; ou bien encore assis à terre, il semble se reposer de ses fatigues. Sur plusieurs peintures, il porte dans ses bras un bouc au lieu d'une brebis : détail intéressant qui ne doit pas

(1) *Cohert. ad gent.* cité par Martigny, p. 559.

passer inaperçu. On sait que dans le symbolisme chrétien, la brebis est l'emblème du juste et le bouc celui du pécheur. Les tableaux dont nous parlons établissent donc le dogme de l'universalité de la grâce ; ils nous enseignent que l'infinie libéralité de Dieu ne refuse des moyens de justification à personne, pas même à celui qui l'outrage.

Il était impossible que dans leurs productions artistiques, les chrétiens n'accordassent pas un souvenir particulier à cette femme *bénie entre toutes les femmes*, et saluée *pleine de grâces* par l'ange du Seigneur ; le Christ ne pouvait pas être séparé de sa mère. Plusieurs cryptes des catacombes possèdent des images de l'auguste Vierge, mais il en est une surtout dont le souvenir est resté gravé dans notre mémoire. Elle se trouve au cimetière de Priscille ; M. de Rossi n'hésite pas à croire qu'elle a été faite au berceau de l'Eglise, peut-être même sous les yeux des Apôtres. Nous voudrions pouvoir en faire admirer au lecteur la suave beauté. Nous

l'ayouens, aucune des vierges de Raphaël ne nous a impressionné autant que cette œuvre d'un artiste inconnu du premier siècle. Marie tient son fils sur ses genoux ; son regard exprime la joie et la tendresse maternelles ; son visage respire une incomparable douceur. Au-dessus d'elle on aperçoit une étoile ; à ses côtés, un homme vêtu du *pallium* tient d'une main un volume roulé, et de l'autre, montre l'astre mystérieux. M. de Rossi aime à reconnaître dans ce personnage le prophète Isaïe. Quant à l'enfant, il est d'une beauté ravissante, on voit qu'il est heureux sur le sein virginal de sa mère. A la vue de cette fresque, on se rappelle Balaam prédisant qu'il se lèverait un jour une étoile de Jacob, et Isaïe annonçant à Achaz la conception et la naissance miraculeuses d'Emmanuel. Voilà un précieux témoignage de la foi de l'Eglise primitive à la divine maternité de Marie, et nous pourrions en citer plusieurs autres. Nous les recueillons tous avec reconnaissance et bonheur, songeant que plusieurs siècles

avant que le concile d'Ephèse eût condamné l'hérésiarque Nestorius, les pauvres cimetières souterrains de Rome proclamaient la plus auguste prérogative de la Mère de Jésus.

Il est dans les catacombes de Saint-Calixte une crypte qui mérite une mention spéciale : elle a été surnommée par les archéologues *la chambre des sacrements*. Au point de vue dogmatique, les peintures qui en ornent les murailles sont les plus intéressantes que l'on puisse rencontrer.

Voici d'abord Moïse qui frappe de sa baguette un rocher d'où s'échappe une eau abondante. Mais que l'on ne s'y trompe pas : sous les traits du législateur des Hébreux, on a voulu représenter saint Pierre. Une tradition constante regardait le conducteur du peuple d'Israël comme la figure du chef visible de l'Eglise. On se rappelait qu'un jour, ayant touché le rocher d'Oreb, il en avait fait sortir une onde miraculeuse qui avait étanché la soif des Hébreux. Or, nous dit saint Paul, " les Israélites buvaient l'eau qui coulait

de la pierre, et cette pierre était, *c'est-à-dire figurait* le Christ." Du vrai rocher qui est le Sauveur lui-même, Pierre le père de tous les fidèles fait donc jaillir la divine source de la grâce. Sur quelques dessins, on lit son nom au-dessus de l'image de Moïse. Nous pouvons remarquer en passant que cette tradition chrétienne enseigne implicitement la primauté du prince des Apôtres : il est évident en effet qu'on le regarde comme le Moïse de la nouvelle alliance, comme le conducteur, le Père, le légistateur suprême du peuple fidèle. C'est lui qui est sur la terre le dispensateur des dons célestes ; il l'emporte même nécessairement sur le chef des Hébreux, comme l'Eglise du Christ l'emporte sur la Synagogue, comme la réalité l'emporte sur la figure.

Mais poursuivons l'examen de *la chambre des sacrements*. Sous l'action de Pierre, nous l'avons dit, se forme le fleuve de la grâce. Tout près, un homme pêche à la ligne et prend un poisson : symbole de la conversion d'un infidèle, et souvenir de

la promesse faite par Jésus-Christ à ses Apôtres : Je vous rendrai pêcheurs d'hommes. Un peu plus loin, toujours dans ce fleuve divin qui jaillit du mystique rocher, un jeune enfant reçoit le baptême par immersion.

Immédiatement après, on aperçoit sur la même muraille, l'image du paralytique qui, miraculeusement guéri par Notre-Seigneur, met son grabat sur ses épaules. C'est une peinture assez fréquente dans les catacombes. Quel sens mystique les chrétiens y attachaient-ils ? On le devine sans peine si l'on se souvient de la scène à laquelle donna lieu le miracle opéré par le Sauveur.

Jésus touché à la vue du pauvre malade qu'on lui avait amené lui dit : Homme, vos péchés vous sont remis. Alors les docteurs de la loi et les pharisiens dirent en eux-mêmes : Quel est celui-ci qui blasphème ? Qui peut remettre les péchés, excepté Dieu seul ? Mais Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : A quoi pensez-vous dans vos cœurs ? Lequel

est le plus facile dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez. Or, afin que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, je vous le commande, lui dit-il au paralytique, emportez votre lit et allez dans votre maison. Il se leva aussitôt en leur présence, emportant le lit, car il était couché, et s'en retourna dans sa maison, rendant gloire à Dieu. " (1)

Comme on le voit, il y a dans le récit évangélique deux choses annexes : la rémission des péchés et la guérison du paralytique ; et cette guérison est précisément la preuve donnée par Jésus du pouvoir qu'il a de rendre l'innocence aux hommes coupables. Quoi de plus naturel que les chrétiens aient eu recours à ce miracle pour exprimer leur foi au sacrement de pénitence, c'est-à-dire à ce pouvoir divin d'absoudre transmis par le Christ à ses Apôtres et subsistant perpé-

(1) *Luc.* V. 20. 25.

tuellement au sein de l'Eglise ? Ecoutons ici Mgr Gerbet : " La guérison du paralytique, dit-il, se trouvait liée de trois manières au pouvoir de remettre les péchés : chronologiquement d'abord, puisqu'elle avait eu lieu dans l'occasion où ce pouvoir s'était produit ; logiquement, puisqu'elle avait été la preuve de ce pouvoir ; symboliquement, puisqu'elle en offrait une figure très expressive. Telle est donc la signification la plus naturelle de ces tableaux très nombreux qui représentent le paralytique guéri par le Christ et emportant son grabat. Il n'y a aucune vérité religieuse à laquelle ces tableaux soient aussi parfaitement adoptés, comme il n'y a, sous les voûtes des catacombes, aucun autre tableau qui corresponde aussi bien à cette vérité. A l'aspect de ces peintures, les chrétiens se rappelaient que le Christ a confié à son Eglise, dans la personne de ses Apôtres, le pouvoir miséricordieux dont elles retraçaient le symbole, et ils bénissaient le Sauveur d'avoir rendu ce bienfait aussi perpétuel que les maux

auxquels il devait remédier. " (1)

Nous arrivons au plus auguste mystère de la religion : l'Eucharistie.

De tous les symboles employés par la primitive Eglise pour représenter le Christ, le *poisson* est peut-être celui dont l'usage fut le plus vulgaire et le plus universel : tous les Pères nous l'enseignent depuis saint Clément d'Alexandrie jusqu'à saint Pierre Damien au onzième siècle. Nous n'avons pas à rechercher ici les diverses raisons qui firent donner à cet emblème sa signification mystique. Rappelons seulement l'explication donnée par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* : "Réunissez, dit l'illustre docteur, les initiales des cinq mots grecs : *Ἰησοῦς, Χριστὸς Θεοῦ Υἱός, Σωτήρ*, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, et vous aurez *ἰχθύς*, poisson, nom qui désigne mystérieusement le Christ. " Ce symbole était donc pour les fidèles comme un admirable résumé de toute l'économie de la grâce. Il exprimait à la fois la nature divine et la nature humaine de Jésus-

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, t. II, p. 171.

Christ, l'union hypostatique de l'une et de l'autre et la rédemption du genre humain. Comment le regard païen aurait-il pu pénétrer un si profond mystère ? Comment aurait-il jamais soupçonné la croyance dont cette humble image était l'expression ? Aussi les chrétiens eurent-ils toujours pour l'*Ichthus* une affection particulière : ils le portaient sur eux, comme nous portons aujourd'hui le crucifix, ils aimaient même à être ensevelis avec lui, ils le dessinaient sur leurs cachets et leurs anneaux, ils gravaient son nom sur les tombes de leurs cimetières. Tout commentaire semble inutile à Origène lorsqu'il parle de Notre-Seigneur figurativement appelé le *Poisson*. " Nous sommes de petits poissons, *pisceuli*, dit Tertullien, nés de l'eau à l'exemple de Jésus-Christ notre Poisson. " " Dans ce seul mot *Ichthus*, dit Optat, dans le petit nombre de lettres qui le composent, on trouve toute une multitude de noms sacrés. "

Nous ne pouvons donc en douter ; le poisson est une figure du Christ : mais

souvent il est uni au pain, et alors il devient un symbole de la sainte Eucharistie. On trouvera dans les ouvrages que nous avons cités déjà, des témoignages nombreux. Qu'il nous suffise de rappeler la célèbre inscription grecque trouvée à Autun, il y a plusieurs années, et commentée avec une si admirable érudition par le savant cardinal D. Pitra. Elle remonte au moins au troisième siècle ; la première partie se compose de six vers dont cinq forment l'acrostiche du mot *ἰχθύς* : " O race divine de l'*Ichthus*, y est-il dit, reçois avec un cœur plein de respect, la vie immortelle parmi les mortels. Rajeunis ton âme, ô mon ami, dans les eaux divines, par les flots éternels de la sagesse qui donne la vraie richesse. Reçois l'aliment délicieux du Sauveur des saints : mange et bois, tenant *Ichthus* dans tes deux mains ! "

A la lumière de ces textes, considérons une autre peinture de la chapelle des sacrements. Sur une table vous voyez un pain au milieu duquel est un poisson. A

gauche, un personnage vêtu du *pallium* étend la main sur le pain, comme pour le bénir, pendant que de l'autre côté, une femme dans l'attitude de la prière, lève les bras vers le ciel.

“ Celui qui ne verrait pas là, dit M. de Rossi, la consécration eucharistique, serait complètement aveugle. ”

Cette table, en effet, est un autel, cet homme est un prêtre, comme l'indiquent son geste et son costume. Et le pain, qu'est-ce autre chose que l'offrande sainte changée au corps du Christ, figuré par l'*Ichtus* ? Cette femme qui prie, n'est-ce point la personnification de l'Eglise qui, conjointement avec son ministre, offre le divin sacrifice ? Nous ne saurions donner un autre sens à ce tableau, et s'il restait encore un léger doute, nous n'aurions qu'à jeter les yeux sur la peinture dont l'artiste semble avoir orné à dessein l'autre paroi de cette chambre répétant le sacrifice d'Abraham. Les deux représentations sont en face l'une de l'autre, c'est bien la figure en présence de la rita-

lité.

Dans une crypte voisine, on a trouvé une image peut-être plus frappante encore. Un poisson nageant au sein des flots, porte sur son dos une corbeille remplie de pains, et au milieu de la corbeille, est une petite fiole pleine de vin.

N'est-ce pas une expression saisissante du dogme de la présence réelle ? Cette fresque nous rappelle tout naturellement la définition donnée par nos catéchismes : " L'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin. "

## IX

Nous terminons ici cette étude qui, nous le savons, est bien élémentaire et bien incomplète. Cependant, le peu que nous avons dit justifiera, nous l'espérons, ce que nous avançons au débat de notre travail : dans les catacombes de Rome les enfants de l'Eglise catholique possèdent un livre précieux illustré par leurs martyrs et leurs aïeux dans la foi. Nous y avons lu presque tous les articles de ce vieux *Credo* que les Apôtres nous ont transmis et que nous avons appris sur les genoux de nos mères. Pourrions-nous trop insister sur cette pensée ? Afin de compléter ce que nous avons déjà dit, que l'on nous permette de transcrire une page admirable due à l'éminent évêque de Perpignan : " Toutes les nations chrétiennes, dit-il, doivent du moins une

pieuse reconnaissance à cette antique Rome, qui nous a conservé les plus vieilles archives de la foi. Cette ville est le grand bibliothécaire de la chrétienté. D'autres villes peuvent cultiver avec plus d'éclat les sciences qui ont pour objet direct les jouissances et la parure de la vie terrestre : son privilège, à elle, c'est que le dépôt des origines saintes lui ait été confié par la Providence. C'est elle qui a reçu la mission de veiller sur lui avec amour, qui l'ouvre aux générations successives, qui l'illustre par les travaux de ses savants. Telle devait être, en effet, une des plus éminentes fonctions d'une ville destinée à être le centre du Christianisme. Il fallait qu'elle gardât, plus qu'aucune autre, la vive empreinte des chartes primitives de la révélation, qu'elle les réfléchît dans ses antiquités les plus hautes, voisines du temps où l'astre divin s'est levé : pareille à une montagne qui, laissant les élégances humaines aux villas de la prairie, couronne chaque jour son austère sommet des

premiers rayons du soleil de Dieu. " (1)

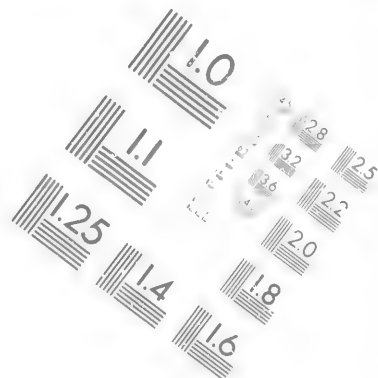
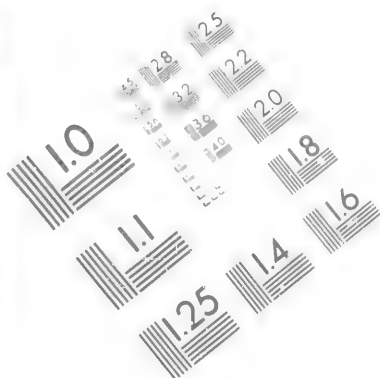
Il nous a été donné de vivre pendant plusieurs années dans cette ville incomparable, et nous rappellerons en finissant les chers souvenirs que ce temps heureux nous a laissés. Chaque jour, plus de deux cents jeunes gens venus de toutes les parties du monde, se rencontraient autour de professeurs célèbres pour recueillir leurs leçons. Lorsque nous quittons leurs chaires, nous allions nous reposer de nos travaux en contemplant les merveilles dont Rome est remplie. Avec quel bonheur nous parcourions ces routes séculaires dont tant de saints avaient foulé avant nous la poussière ! Quelque fois, franchissant ces vieilles portes sous lesquelles étaient passées tant de gloires et tant de vertus, nous arrivions aux catacombes. L'âme émue, nous descendions dans ces cryptes vénérables, y portant, il nous semble, la foi et l'amour qui remplissaient le cœur de Jérôme adolescent. Au milieu d'un solennel

(1) *Esquisse de Rome Chrétienne*, t. II. p. 247.

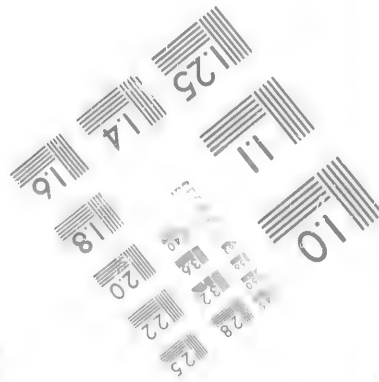
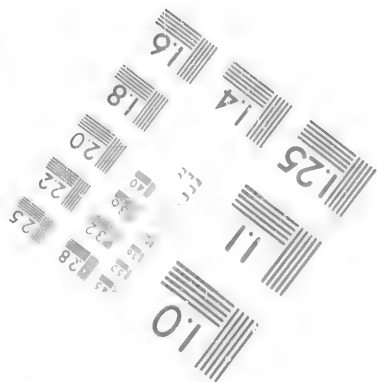
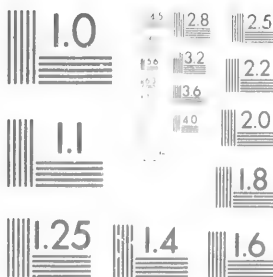
silence, à la pâle lumière d'un flambeau, nous traversions ces corridors immenses creusés par nos pères ; nous touchions avec un religieux respect les tombes auxquelles avaient été confiées, il y a des siècles, les précieuses reliques de nos martyrs ; nous examinions surtout ces épitaphes et ces peintures qui, à leur manière, nous enseignaient la même doctrine qu'une heure auparavant nous avions entendue de la bouche de nos docteurs.

Mais à certains jours, cette promenade se transformait en un pèlerinage pieux ; c'était lorsque l'Eglise célébrait la fête de sainte Agnès, de sainte Cécile, de saint Calixte, de saint Sébastien, illustres martyrs qui eurent l'honneur de donner leurs noms aux cimetières où reposèrent leurs cendres et qui furent de tout temps, à Rome, l'objet d'un culte particulier.

Quel magnifique et touchant spectacle nous était alors offert ! La foule se pressait à l'entrée des catacombes : ces galeries souterraines, si sombres la veille, s'illuminaient comme le nef de nos temples



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

28 25  
32 22  
20

10  
01

aux jours de grande fête ; des mains pieuses avaient orné les chambres principales de guirlandes et de fleurs, l'encens brûlait auprès des tombeaux des martyrs ; ça et là nous apercevions des autels improvisés, sur lesquels des prêtres étaient venus le matin célébrer les augustes mystères. Des évêques, des clercs, des savants, des professeurs célèbres coudoyaient des enfants et des femmes. Au respect et à la piété qui animaient tous ces pèlerins, on comprenait qu'ils ne formaient qu'une famille heureuse et fière de contempler le berceau de ses aïeux.

Alors nous nous souvenions de ces beaux vers de Prudence décrivant la fête annuelle d'un martyr :

“ L'impériale cité vomit la foule comme un torrent ; plébéiens et patriciens cheminent confondus vers le sanctuaire où les pousse leur foi. Des portes d'Albano sortent aussi de longues processions qui se déroulent en blanches lignes dans la campagne. Toutes les routes qui avoisinent Rome retentissent de bruits confus. Voici

l'habitant des Abruzzes et le paysan de l'Etrurie ; voiei le fier Samnite, le citoyen de Noles et celui de la superbe Capoue. A peu de distance des murs de la ville, au milieu de vergers bien entretenus, s'ouvre une crypte sombre et profonde. Au fond de cette retraite cachée fut porté le corps de saint Hippolyte, près de l'endroit où s'élève maintenant l'autel consacré à Dieu. La même table d'autel donne la nourriture sacramentelle et recouvre les os du martyr. Merveilleuse sainteté de ce lieu ! L'autel est à la portée de ceux qui prient et comble les espérances des hommes, en leur distribuant ce dont ils ont besoin. C'est là que souvent, malade de corps et d'âme, je me suis prosterné en priant, et me suis relevé guéri. "

Et nous priions nous aussi, dans ces lieux où avaient prié les confesseurs, les vierges et les pontifes, méditant sur leurs vertus, leur courage et leurs souffrances. Ces fêtes touchantes et grandioses nous faisaient songer aux persécutions sanglantes des premiers jours du Chris-

tianisme. Alors la croix ne brillait pas au Capitole ; le peuple romain courait au Colisée pour y voir tomber les martyrs sous la dent des lions ; les Césars portaient l'audace et l'orgueil jusqu'à se faire rendre les honneurs dus à la divinité !

Et maintenant que dix-neuf cents ans ont passé sur le monde, ces petits, ces persécutés des premiers siècles triomphent et sont l'objet de la vénération de l'univers. Leurs pauvres nécropoles souterraines sont devenues pour tous les catholiques des sanctuaires vénérés et chéris. Audessus des cimetières que voyez-vous ? Toujours la même campagne chantée autrefois par les favoris d'Auguste ; mais comme elle est triste et déserte ! Ses gigantesques aqueducs s'en vont en ruine, prouvant à toutes les générations l'instabilité des œuvres humaines.

Et à Rome même, que reste-il donc de l'immense et splendide palais des empereurs ? Quelques pans de murailles et des débris de colonnes. Le forum garde le silence, l'herbe croît sur les voies triom-

phales, les noms des princes persécuteurs sont à demi effacés sur les arcs de victoire.

Nous pouvons bien dire que le doigt de Dieu est là.

Quiconque a visité les catacombes reconnaîtra que nous venons d'exprimer ses propres sentiments. Après les avoir vues une fois on aime à y reporter souvent sa pensée et son cœur. Grâces éternelles soient rendues à la Providence qui a bien voulu nous conserver au centre même du catholicisme un témoignage si éclatant de la divinité de notre foi !

